

Encore un mot sur le sionisme de FREUD

Jean-Marc Alcalay

Psychanalyste

Depuis plusieurs mois, sans doute plus

encore, il y a des enjeux idéologiques autour du mot sionisme dont nous avons vu, lors des récentes manifestations contre l'intervention d'Israël à Gaza, en riposte aux tirs de roquettes du Hamas, qu'il pouvait être devenu une insulte. Dans *Le Monde* du 6 mars 2009, Elisabeth Roudinesco, fait une récente critique de la *Correspondance Freud-Eitingon* dont 821 lettres sont aujourd'hui publiées.¹ Face au plus sioniste des psychanalystes amis de Freud, l'historienne de la psychanalyse précise une nouvelle fois ce qu'elle pense être des sentiments de Freud à l'égard du mouvement de libération des juifs. Ainsi, écrit-elle : « ... Or Freud n'aimait pas le sionisme, qui était à ses yeux la quête d'une inutile Terre promise...² » Peut-être l'écrit-elle à la suite d'un autre livre³ dont j'avais parlé dans un précédent article de *Controverses*⁴ et dans lequel j'avais essayé de dire que certains auteurs s'attaquaient aujourd'hui au sionisme en voulant le marquer du sceau royal de Freud, prenant ainsi le relais de la rue ou plus directement encore, exprimant le fond de leur pensée. Ainsi semblaient-ils dire que si Freud n'était pas sioniste au nom de la psychanalyse et de l'inconscient, alors le sionisme n'a plus aucun fondement. J'espère cependant que tel n'est pas le vœu caché de nos auteurs, car la réponse et, j'insiste encore, est beaucoup moins tranchée. Je me propose donc de revenir une nouvelle fois sur le sionisme de Freud pour en mesurer l'ampleur, la portée et la nuance.

Correspondance croisée entre Freud-Eitingon et Freud-Zweig

Si la psychanalyse et l'inconscient occupent nécessairement un statut d'extra-territorialité, un exil permanent, propre au langage dont le sujet s'habille pour tenter d'y fixer son identité, les analystes eux, ne sont pas des extraterrestres. Ils sont bien comme tout un chacun, des terriens et qui plus est, comme tout le monde, non pas des saints, mais des êtres de désir. Témoin Freud qui en 1938 cherche bien une terre de liberté, un sol national pour préserver la psychanalyse de sa destruction par les nazis. Il pense alors à l'Amérique, puis à la Palestine mandataire, enfin à l'Angleterre qu'il a toujours aimée puisque Emmanuel, son demi-frère qu'il apprécie tant, vit depuis longtemps à Manchester. Freud qui est anglophile s'y est rendu à plusieurs reprises et c'est finalement sur l'île britannique qu'il décide d'implanter la psychanalyse pour la sauver.

Mais écrire qu'il n'était pas sioniste ou qu'il n'aimait pas le sionisme mérite d'être relativisé et son contraire, d'être encore précisé. Il faut donc à nouveau dire un mot là-dessus. Pour preuve encore, parmi ces 851 lettres de sa correspondance avec Eitingon, (1881-1943) ces 48 lettres échangées par les deux hommes, entre Vienne, Jérusalem et Londres, après que Freud y fut arrivé le 6 juin 1938. Elles font d'ailleurs écho aux autres lettres échangées entre Freud et l'écrivain Arnold Zweig, autre ami et militant sioniste.⁵

Cette correspondance croisée entre Freud-Eitingon et Freud-Zweig recouvre en grande partie la même période puisqu'à partir de 1927, Eitingon et Zweig vivent tous deux en Palestine mandataire. La correspondance entre Freud et Arnold Zweig est d'ailleurs la plus importante puisque de 1927 à 1939, ils vont s'échanger 93 lettres, entre Vienne et Haïfa. Tout comme on a pu dire que l'analyse de Freud s'était faite par le biais de la correspondance qu'il a eue avec Wilhelm Fliess, peut-on aussi avancer que le sionisme de Freud s'est formulé dans la correspondance « palestinienne » qu'il a entretenue avec ses deux amis sionistes mais encore avec d'autres, Eder, Woolf, Bienenfeld pour n'en citer que quelques uns... tout comme dans ses rencontres avec Max Nordau, Chaïm Weizmann, quand ce n'est pas au sein même de sa famille, notamment avec deux de ses fils, Martin et Erns, ou bien encore par le biais de ses adhésions aux associations sionistes... comme nous allons le voir.

Le sionisme de Freud a commencé bien avant qu'il n'entretienne avec Eitingon et Zweig ces échanges intellectuels entre Vienne et Eretz Israël.

Retour en arrière.

Curieuses coïncidences : la Bergasse strasse à Vienne abrite deux grands fondateurs. L'un, a inventé une méthode pour libérer l'homme de sa névrose, et l'autre a imaginé un Etat, Israël ou Ouganda même, pour libérer le juif de sa « ser-

vitude » et le soustraire à la catastrophe antisémite qu'il anticipe avec une plus grande lucidité que Freud d'ailleurs. Les deux ont eu la « révélation » de leur idée à Paris. Le premier en suivant les cours de Charcot sur l'hypnose et l'hystérie, en 1885 et l'autre en tant que correspondant de la *Neue Freie Presse*, en couvrant la dégradation du capitaine Dreyfus en 1895. Pendant son séjour à Paris, Freud rencontre même Max Nordau le futur leader sioniste, pour son livre sur la *Dégénérescence* mais le courant ne passe pas entre les deux hommes.⁶ Pourtant, quelques années plus tard, Freud sait qu'il sera un compagnon de route de Theodor Herzl ce qui ne l'empêchera pas d'avoir des relations avec des leaders sionistes ou avec des organisations sionistes.

A Vienne, Freud habite au numéro 19 et Herzl au numéro 6. Ils ne se seraient-ils jamais rencontrés, sauf peut-être dans un omnibus où le psychanalyste et le politique se seraient croisés. Mais leurs enfants se connaissaient et eux-mêmes savaient les travaux que l'un et l'autre menaient. En 1897, Freud publie avec Breuer les *Etudes sur l'hystérie* qui signent la naissance de la psychanalyse et Herzl la même année, à Bâle, anime le premier congrès sioniste qui signe la naissance future d'Israël. La même année, l'empereur François-Joseph confirme la nomination à la mairie de Vienne de Karl Lueger, le leader antisémite qui sera réélu à ce poste jusque 1913. Cela en dit long sur ce que vont endurer les juifs de Vienne et sur la façon dont s'est forgée la mentalité antisémite des habitants de la capitale autrichienne.

Le 4 janvier 1898, Freud écrit à Breuer que toute sa famille se rend au théâtre de Vienne pour assister à la pièce de Theodor Herzl *Das neue ghetto* qu'il avait préalablement lue. Yosef Hayim Yerushalmi écrit que Freud en sera tellement impressionné qu'elle sera à l'origine de son rêve « Mon fils le myope » qu'il fait peu après, et qui figure dans *L'interprétation des rêves* publiée en 1900. Peter Gay précise encore que Peter Loewenberg y voit là « un motif sioniste caché »⁷. Le rêve étant l'accomplissement d'un désir refoulé, le sionisme n'est-il pas ce désir que Freud traduira par bien des actions directes et indirectes, visibles et moins visibles envers l'antique patrie en passe d'être retrouvée, mais dont il ne dira « rien » en public, toujours soucieux, de ne pas mélanger psychanalyse et politique. D'ailleurs, la discrétion voulue par Freud quant à ses penchants sionistes est, ou bien maladroite, ou au contraire bien calculée, car il n'est pas un sioniste systématique. Il ne veut donc pas que ses penchants sionistes se sachent... de trop. Freud envoie d'ailleurs un exemplaire de son livre dédié à Theodor Herzl, daté du 28 septembre 1902.

« Cher Docteur Herzl, sur la suggestion de votre collègue M. Max Nordau, j'ai pris la liberté de vous faire envoyer par la librairie Detick un exemplaire de mon livre sur l'interprétation des rêves, livre publié en 1900, accompagné d'un

texte sur une conférence du même sujet. Je ne sais si vous trouverez que le livre convient à l'idée que M. Nordau a en tête, mais je vous prie de le considérer comme un témoignage de la haute estime que moi et tant d'autres portons depuis des années à l'écrivain et à celui qui combat pour les droits de notre peuple⁸ ».

Cette dédicace est aussi précisée dans le livre de Yosef Hayim Yerushalmi⁹. Et toujours à propos du sionisme précoce et ici, très affirmé de Freud par ce même historien, celui-ci rapporte encore que lorsque Martin Freud, après la guerre de 1914 et suite à des échauffourées avec des antisémites, adhère à la Kadimah, l'Association des étudiants sionistes de l'Université de Vienne, et alors qu'il craint d'en avertir son père, celui-ci au contraire s'en montre ravi et l'exprime très clairement à son fils au point de devenir membre honoraire de cette association.¹⁰ Par la suite, Freud reçoit même une écharpe de la Kadimah qu'il met fièrement autour de son cou... Plus tard, un autre des fils de Freud, sûrement Ernst, participe à la rédaction d'une revue sioniste que son père est loin de désapprouver. Freud préfère là encore que son entourage proche soit son « représentant » sioniste auprès du public, plutôt que de le faire apparaître en pleine lumière. Là encore, Freud fait preuve d'une certaine naïveté, peut-être calculée de sa part car il sait qu'un jour ou l'autre, cela se saura. Jacquy Chemouni précise que Freud aide financièrement l'association sioniste He-chalutz (le pionnier) et reçoit plusieurs fois l'un de ses représentants à Vienne, J. Toch. Freud entretient d'autres liens avec l'association de son fils Ernst, Les Kartelle Jüdischer Verbindungen...¹¹

Freud se réjouit des avancées du sionisme au Proche-Orient.

Attitudes plutôt étonnantes pour un homme qui n'aimait pas le sionisme et voulait même rester discret sur ses penchants en faveur du futur Etat juif dont il a par ailleurs plusieurs fois appelé de ses vœux la création, quoique, c'est vrai aussi, dans une relative ambivalence. Mais qui à l'époque pouvait en être certain de la création d'un Etat juif ? Qui à l'époque pouvait prévoir ce qui allait arriver aux juifs d'Europe ? Pas plus Freud que beaucoup d'autres.

En 1910, Eitingon s'embarque une première fois pour la Palestine avec évidemment l'approbation de Freud qu'il connaît depuis 1907 après qu'il eut quitté sa Biélorussie natale et terminé ses études de psychiatrie à Zurich.

En 1913, Freud écrit à Sabina Spielrein, autre psychanalyste d'origine russe en des termes très explicites quant à l'avenir qu'il espère pour les enfants juifs. Il lui souhaite que son enfant devienne un « inébranlable sioniste¹¹ ». La pauvre et brillante psychanalyste n'aura pas le temps de vérifier si son fils se conformera au souhait de Freud. Elle sera tuée par les nazis en 1941.

Le 10 décembre 1917, à l'entrée des Anglais en Palestine, Freud se félicite de la

Déclaration Balfour, qui je le rappelle aux détracteurs des penchants sionistes de Freud, donnait aux juifs un foyer national. Il l'écrit à Karl Abraham : « A vrai dire, en ce moment, ma seule joie est la prise de Jérusalem et l'expérience que tentent les Anglais avec le peuple élu ¹². » Il pouvait aussi penser qu'avec l'arrivée des Anglais, la psychanalyse devenait possible dans cette région ce en quoi il ne se trompait pas.

Entre temps, Freud avait eu tout le temps de se réjouir des avancées du sionisme au Proche-Orient.

Le 11 mai 1926, Freud adresse une lettre à son ami psychanalyste et sioniste David Eder, l'un des fondateurs de la société britannique de psychanalyse : « Je vous prie d'aider à transmettre mes profonds et sincères remerciements aux membres distingués du Curatum de l'Université hébraïque et à l'administrateur de l'Organisation sioniste. Je pense particulièrement au docteur Weizmann et au professeur Einstein, qui m'ont montré tant de sympathie et à qui je suis attaché par tant d'intérêts communs, et je regrette de ne pas connaître personnellement ni l'un ni l'autre ¹³ ». Freud ne se cache pas ici de ses sympathies sionistes et sait que ses lettres laisseront des traces qui pourront être exploitées par ses biographes. Freud aura aussi une correspondance avec Einstein à propos de la guerre et restera très fidèle à Eder qui secondera Weizmann dans l'installation du sionisme à Jérusalem. Vers la fin de sa vie, à Londres, Freud aura tout de même la visite de Weizmann. Au soir de sa vie, il restera très exalté et plein de sympathie pour le leader sioniste. ¹⁴

En 1927, Ernst un autre fils de Freud et architecte de métier se rend à Jérusalem pour y construire une maison pour Chaïm Weizmann. Freud l'écrit d'ailleurs à Ferenczi. Tout ceci n'est pas pour déplaire à Freud. Martin Freud se rendit aussi en Palestine après la mort de son père... ¹⁵

En 1930, Freud écrit à J. Dwossis le 15 décembre pour lui dire combien il s'intéresse à ce qui se passe en Palestine. Ces propos sont aussi confirmés par Yosef Hayim Yerushalmi : le mot sionisme est encore lâché et avec un bel enthousiasme : « Le sionisme éveilla en moi les plus vives sympathies, et j'y suis toujours fidèlement attaché aujourd'hui ¹⁶ ». Curieuse affirmation encore pour un non sioniste !

Freud, déçu du refus de la création d'une chaire de psychanalyse à l'Université hébraïque

Hitler prend le pouvoir en Allemagne le 30 janvier 1933. Les échanges entre Freud, Eitingon et Zweig, ses deux « correspondants » en Palestine sont pleins de commentaires pessimistes, quant à l'avenir des juifs sous le nazisme et quant à l'avenir de la psychanalyse.

Huit mois plus tard, en septembre 1933, Max Eitingon, et quatre autres psychanalystes inaugurent à Jérusalem la « Chevra psychoanalytith be erez Israël », l'Association psychanalytique palestinienne et l'installent tout d'abord au n° 38 Abessynian Street. On la déménagera en 1954 au 13 rue Disraeli dans le quartier Talbie où elle y est encore aujourd'hui et où l'on peut voir le bureau de Max Eitingon... Dans sa lettre l'annonçant à Freud, il lui écrit combien en Palestine la psychanalyse est appréciée et combien elle est attendue avec impatience. Il mentionne que le Dr Magnes (1877-1948) rabbin et président de l'Université hébraïque possède, accrochée dans son bureau une eau forte que Struck avait faite de Freud.¹⁷ C'était évidemment sans mentionner que Freud avait été l'un des membres fondateur de cette université en 1925 puisque, dès sa création, son nom figure dans le conseil d'administration de l'Université hébraïque de Jérusalem. Freud espère, tout comme Eitingon, la mise en place d'une chaire de psychanalyse à l'Université hébraïque. Mais Magnes lui écrit qu'il veut d'abord installer une chaire de psychologie. Freud est très déçu et met cela sur le compte des résistances à la psychanalyse. L'enseignement de la psychanalyse se fera donc en dehors de l'université, mais elle s'implantera bien dans la Palestine mandataire. Max Eitingon quitte le pays pour un temps, avant d'y revenir. Freud se réjouit de son retour en Palestine mandataire dans une autre lettre datée du 14 avril 1934 : « Cher Max. Vous voilà donc en Terre sainte, vous n'y êtes plus un invité, mais un homme qui revient chez lui, et j'espère que la vieille mère accueillera aimablement ses enfants. J'échange souvent des lettres avec mon préféré Arnold Zweig (Mont Carmel) ¹⁸... » A remarquer le ton affectueux et familial de Freud qui évoque la mère (patrie) et ses enfants, les Juifs, de retour à la maison... Six mois plus tard, Max Eitingon et Arnold Zweig se retrouvent avec d'autres psychanalystes à Jérusalem pour la première réunion du Palestine Institute for Psychoanalysis.¹⁹

En 1935, Freud écrit à L. Jaffe à Jérusalem pour la célébration du 15^e anniversaire du Keren Hajessod, l'organisation chargée du peuplement juif en Palestine à laquelle Freud sera fidèle jusqu'à sa mort : « Je veux vous assurer que je sais à quel point l'instrument qu'est votre fondation est efficace, puissant et bénéfique dans sa tentative d'établir notre peuple sur la terre de nos ancêtres » et Freud de poursuivre à propos de cet organisme qu'il était « un signe de notre invincible volonté de vivre qui a su jusqu'ici braver deux mille ans d'oppression étouffante ! Nos jeunes poursuivront le combat ²⁰ » Ces affirmations sionistes de Freud sont d'un autre poids que cette pauvre pétition qu'il refusa de signer en faveur du Keren Hajessod, cinq ans plus tôt et sur laquelle Henri Rey-Flaud s'est appuyé pour écrire, un peu trop rapidement, que Freud n'était pas sioniste... ! Yosef Hayim Yerushalmi mentionne également ce même refus de Freud. ²¹ Il

précise bien que c'est contre la religiosité de certains sionistes que Freud refuse de signer, non contre le sionisme, bien qu'il dise aussi ne pas croire à un Etat juif futur, ce en quoi il se trompait... C'est cette même année, le 15 mars, que Freud écrit à Arnold Zweig qu'il envisage de se rendre à Haïfa. Il précise qu'il lui emmènera son *Moïse* qu'il a commencé à écrire en 1934, sans doute pour lui soumettre ses hypothèses ²². Un premier essai paraîtra en 1937 dans la revue *Imago* et la version définitive sera publiée en 1939, pour la version allemande à Amsterdam chez Allert de Lange.

Encore donc un curieux projet de voyage pour celui qui « n'était pas sioniste » ? Ce déplacement, Freud ne l'effectua pourtant pas, pour cause de maladie ce qu'il explique à Arnold Zweig quelques jours plus tard dans sa lettre du 2 mai 1935

Ses liens avec les grands leaders sionistes attestent du sionisme de Freud

Le sionisme de Freud existe bel et bien. C'est celui qui privilégie le savoir rationnel et scientifique sur le savoir religieux. C'est donc aussi celui qui s'oppose à la religiosité de certains sionistes. En ce sens, Freud rejoint Arnold Zweig qui lui écrit le 15 février 1936, combien l'existence en Palestine est difficile et combien il lui est difficile de supporter la religiosité des « Hébreux » ²³ ce que Freud, en bon juif athée et fidèle à l'impératif laïc de sa science, ne peut qu'approuver. Freud sait aussi que la psychanalyse ne peut s'implanter que dans un pays où la religion n'est pas le discours dominant. Zweig précise qu'il avait idéalisé le sionisme et Freud de se réjouir de sa « guérison », ce qui ne fait pas de lui un opposant au sionisme, mais un réaliste, un pessimiste même, surtout face à tout projet humain, qui plus est nourri d'un idéal dont Freud connaît trop bien les effets décevants. Mais dans sa réponse du 21 février, et compte tenu des événements en Allemagne, Freud conseille cependant à son ami de rester en Palestine : « En Palestine, vous avez au-moins la sécurité personnelle et vos droits de l'homme²⁴ ». Freud sait bien que c'est en Palestine qu'il faut rester, puisque ce pays offre la meilleure garantie possible de liberté devant le péril nazi qui monte. Nous savons que Freud s'est toujours montré sioniste devant les menaces antisémites.

Le 13 mars 1938, jour de l'Anschluss, il est recommandé à tous les membres juifs de la société psychanalytique de Vienne d'immigrer. Et quand Freud, quitte l'Autriche le 4 juin, pressé par de nombreux admirateurs, mais surtout parce que le 22 mars, sa fille Anna et son fils Martin ont été retenus toute une journée à la gestapo, il est alors terriblement angoissé et sait qu'à présent, il doit partir, mais non pas tant pour sauver sa vie que celle ses proches et... la psychanalyse. Tous trouveront refuge à Londres. Freud sera acclamé et admiré, même par le chauffeur de taxi qui l'amène dans sa première demeure, au 39 Elworthy Road à

Londres avant sa fameuse maison du 20 Maresfield Garden à Hampstead. Faut-il encore rappeler que c'est en « vieux juif » qu'il quitte Vienne et qu'il s'identifie alors au rabbin Yohanan Ben Zakkai soucieux lui aussi de préserver une maison d'étude en Palestine devenue romaine, comme Freud avait été soucieux de préserver la psychanalyse et ses proches en la transplantant à Londres. Curieusement, c'est grâce au rabbin de Yavné que le peuple juif a gardé son espoir de revenir un jour en Eretz Israël après la destruction du Temple en 70 de notre ère, et a ainsi permis la naissance du sionisme, des siècles plus tard. Sigmund Freud et Yohanan Ben Zakkai avaient ceci en commun qu'ils voulaient tous deux préserver une parole, analytique pour le premier, religieuse pour le second de son effacement définitif, par les nazis pour l'un, par les Romains pour l'autre...

Mais avant de partir, sa dernière note va à Arnold Zweig. Freud lui indique simplement sa nouvelle adresse à Londres. Son ami se réjouira du sauvetage de Freud, lequel continuera à lui écrire à Haïfa ainsi qu'à Jérusalem chez Max Eitingon qui continua à lui écrire jusqu'au 20 juin 1939. Il sera son premier visiteur londonien du mois d'août, après quoi, de retour en Palestine, ce fut Anna qui le tint au courant des derniers moments de son père.

Écrire donc que Freud n'était pas sioniste ou qu'il n'aimait pas le sionisme va à l'encontre de tout ce que Freud lui-même a pu tisser de liens directs ou indirects, discrets ou publics avec les grands leaders sionistes, depuis sa rencontre avec Max Nordau en passant par Chaïm Weizmann jusqu'à Theodor Herzl. C'est aussi vouloir ignorer les nombreuses associations sionistes qu'il a soutenues, encouragées et financées. C'est ne pas admettre combien il était fier que ses fils en fissent partie et qu'il l'était tout autant quand Martin décida de s'y rendre. C'est aussi ignorer combien il suivait avec inquiétude les révoltes arabes en Palestine et avec enthousiasme les avancées du sionisme, et combien il espérait que la psychanalyse s'implantât là-bas et qu'elle puisse bénéficier d'une chaire à l'Université hébraïque dont il était membre du conseil d'administration. C'est ne pas admettre sa déception quand il apprit du Dr Magnes que ce n'était pas possible...

Jacqy Chemouni dont le livre offre l'étude la plus complète sur les aspects du sionisme de Freud, écrit qu'il était anti-nationaliste et sioniste à la fois. Pour autant, s'agit-il d'une contradiction ? Ce n'est pas sûr, car elle ne fait que traduire au fond l'universalité que Freud a toujours voulu assigner à la psychanalyse et à l'hypothèse d'un inconscient dont la caractéristique était d'échapper à toute frontière ou à tout cantonnement géographique. Cette attitude nous montre donc un Freud toujours fidèle à ses idées et qui mettait volontiers son savoir laïc, scientifique, le plus lucide possible et anti-idéologique, au service d'un sio-

nisme dégagé de toute religiosité. Le sionisme de Freud ne pouvait finalement s'inscrire que dans l'esprit de liberté et d'émancipation inspiré par la Haskalah et dont Freud a été l'un des plus brillants héritiers.

notes

1. Sigmund Freud-Max Eitingon, *Correspondance* 1906-1939, Edition de Michael Schröter, traduit de l'allemand par Olivier Manoni, Hachette-Littératures, 2009.
2. Elisabeth Roudinesco, « Freud, lettres dans la tourmente », in, *Le monde* du 6 mars 2009.
3. Henri Rey-Flaud, « *Et Moïse créa les juifs...* » Le testament de Freud, Aubier, 2006.
4. Jean-Marc Alcalay, « Le rêve de Freud » in, *Controverses*, n° 3, 2006, p. 295-306.
5. Sigmund Freud, Arnold Zweig, *Correspondance*, 1927-1939, publiée avec les soins d'Ernest L. Freud, traduit de l'allemand par Luc Weibel avec la collaboration de Jean-Claude Gehrig, préface de Marthe Robert, Gallimard, 1973.
6. Jacquy Chemouni, *Freud et le sionisme*, Sollin, 1988, p. 102.
7. Yosef Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*, Gallimard, 1993, p. 45.
8. Ernst Pavel, *Theodor Herzl, ou le labyrinthe de l'exil*, Seuil, 1992, p. 430.
9. Yosef Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*, opus. cit. p. 197.
10. Jacquy Chemouni, *Freud et le sionisme*, opus. cit. p. 130-131.
11. Ibid. p. 86.
12. Sigmund Freud, Karl Abraham, *Correspondance complète*, 1907-1925, Gallimard, 2006, p. 453.
13. Jacquy Chemouni, *Freud et le sionisme*, opus. cit. p. 102.
14. Ibid. p. 101.
15. Ibid. p. 150.
16. Peter Gay, *Un juif sans dieu*, puf, 1989, p. 118.
17. Sigmund Freud, Max Eitingon, *Correspondance* 1906-1939, lettre à Freud du 2 novembre 1933, opus. cit. p. 803.
18. Sigmund Freud, Max Eitingon, *Correspondance* 1906-1939, opus. cit. p. 811.
19. Ibid. p. 814.
20. Peter Gay, *Un juif sans dieu*, opus. cit. p. 119.
21. Yosef Hayim Yerushalmi, *Le Moïse de Freud*, opus. cit. p. 46-47.
22. Sigmund Freud, Arnold Zweig, *Correspondance*, opus. cit. p. 143.
23. Ibid. p. 160-162.
24. Ibid. p. 162.